



SPÉCIAL MASTERS

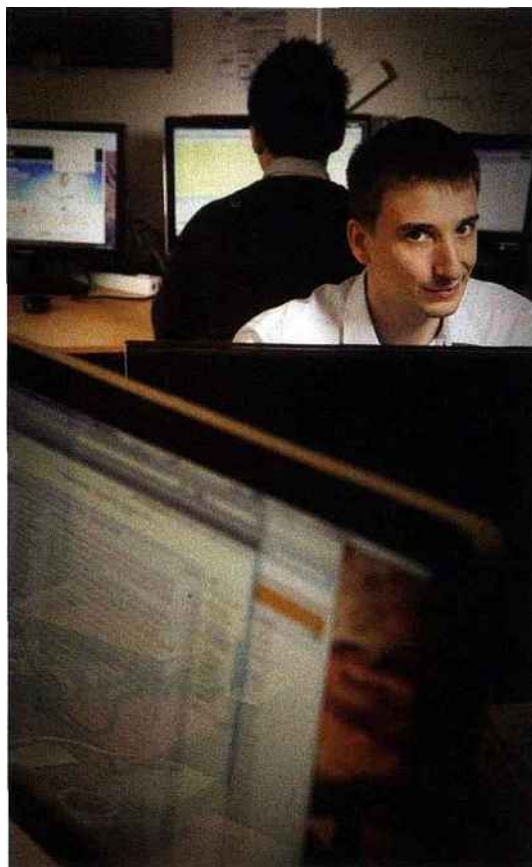
Ruée sur l'apprentissage

Tendance. Un master en apprentissage, c'est la formule gagnante.

PAR MARIE-SANDRINE SGHERRI

Michel Racat est un hyperactif. Dès 15 ans, il crée un site Internet sur les technologies mobiles. En 2006, après deux ans de prépa, il est admis à l'Isep, une école parisienne spécialisée en électronique, informatique et télécommunications. Mais le jeune homme a la bougeotte. Il souhaite découvrir le monde du travail et cherche un stage d'été. Hewlett-Packard est intéressé, mais veut plus et propose un contrat d'apprentissage. L'idée : un mi-temps chez eux, l'autre moitié à l'école pendant tout ou partie de son cycle d'ingénieur, qui doit s'étaler sur trois ans. Michel sera rémunéré, l'entreprise prend en charge ses frais de scolarité. Surtout, il entre par la grande porte dans une de ces boîtes qui font rêver tout passionné de nouvelles technologies. « Ça ne se refuse pas », reconnaît Michel Racat. L'expérience dépassera ses espérances : à mi-chemin, HP fait un plan social et son maître d'apprentissage fait partie de la charrette. « C'était un coup dur mais, du coup, je l'ai remplacé pendant quatre mois. » A 21 ans, Michel Racat fait donc office de chef de produit chez HP. Le temps de toucher une prime de 3 000 euros et de signer un nouveau contrat d'apprentissage, chez Microsoft, cette fois. Aujourd'hui diplômé, le jeune ingénieur ne perçoit pourtant aucun salaire : il a monté en novembre 2009 BeezUp, une société qui optimise les ventes des sites d'e-commerce. En quelques mois, c'est l'explosion : il

Un apprenti devenu PDG. Michel Racat, aujourd'hui à la tête de BeezUp, a fait ses classes chez HP et Microsoft



compte plus d'une centaine de clients et l'entreprise emploie neuf personnes. Un développement éclair qu'il attribue à la connaissance intime des codes qui régissent la vie d'une entreprise, acquise pendant sa formation.

C'est tout l'intérêt de l'apprentissage, une formule qui a de plus en plus le vent en poupe. Véritable trait d'union entre le monde des études et celui du travail, il est devenu le fer de lance de la politique du gouvernement en matière de lutte contre le chômage des jeunes. Désormais, les grandes entreprises sont fortement incitées à y recourir, sous peine de voir leur taxe d'apprentissage alourdie. Elles

sont donc de plus en plus nombreuses à s'y mettre et à découvrir que ce mode d'alternance n'est pas réservé au CAP-BEP. Il concerne la quasi-totalité des universités et des écoles de management. Côté écoles d'ingénieurs, c'est moins net, mais plus de la moitié d'entre elles s'y sont mises.

Avantage fiscal. Surtout, les plus prestigieuses sont en train de sauter le pas. Il y a quelques semaines, Centrale Nantes a annoncé qu'à la rentrée 2010 son diplôme d'ingénieur généraliste serait ouvert à l'apprentissage. Centrale Paris a suivi. L'année dernière, c'était Supélec. L'École des mines y réfléchirait. Dans le monde très hiérarchisé des écoles d'ingénieurs, c'est le dernier rempart qui cède. « Les entreprises nous le réclament, déclare Patrick Chedmail, directeur de Centrale Nantes. Nous avons déjà deux formations d'ingénieur ouvertes à l'apprentissage, mais elles étaient spécialisées, et réservées aux admis sur titre. Visiblement, ces profils convenaient à nos partenaires industriels, qui nous ont demandé des généralistes formés de cette manière. » Outre l'avantage fiscal, l'intérêt pour les entreprises saute aux yeux : perpétuellement à la recherche du jeune diplômé qui a de l'expérience, elles ont enfin trouvé la formule magique qui fait de leur rêve une réalité !

Il y a plus, selon Patrick Chedmail. Les candidats à l'apprentissage ont un profil particulier. Ces bons élèves passés par deux ans de prépa sont impatients de se frotter au monde du travail. Ils sont prêts à s'engager pour un, deux voire trois ans. Ils savent donc ce qu'ils veulent. Dans un pays qui retarde de plus en plus l'accès des jeunes aux responsabilités et à l'autonomie, l'apprentissage est la

RAPHAEL DEMARET/REA

panacée, l'occasion, dès 20 ans, de passer aux choses sérieuses, sans compter les autres avantages : de 41 à 78 % du smic selon l'âge de l'apprenti et son ancienneté dans le dispositif, et des frais de scolarité pris en charge par l'employeur.

Spécialité franco-française.

Les étudiants sont donc partants : « L'an dernier, nous avons demandé à nos élèves s'ils seraient intéressés par cette voie si elle existait, explique Patrick Chedmail. Sur 330 élèves, nous avons eu 50 réponses positives. »

core que l'apprentissage est une spécialité franco-française. Elle nuirait à l'image d'une école qui se positionne dans une compétition mondiale, sur le seul terrain de la recherche et de l'excellence académique.

Une voie de seconde zone, l'apprentissage ? Que nenni. « Chez Orange, on considère que cela fait partie de notre mission », explique Brigitte Dumont, chargée de ce dossier chez l'opérateur télécom. Orange compte actuellement 1 500 apprentis au niveau master. Comme toutes les grandes entre-

prises, Skema. Seuls des étudiants très motivés acceptent de renoncer à une bonne partie de la vie associative de l'école, aux soirées et à l'insouciance de la vie étudiante. Sur tout, il faut veiller à ce que les entreprises n'abusent pas de la situation. Nicolas Coudière est, chez Microsoft, le maître d'apprentissage de Julie Chalumeau, étudiante à Skema. Il est conscient de cet écueil : « Au début de la mission, on a commencé par des tâches très modestes, explique-t-il. C'est vrai que, si l'on ne fait pas attention, les choses peuvent rester comme ça pendant deux ans. » C'est pourquoi Nicolas Coudière rencontre Julie régulièrement lors d'entretiens formalisés. D'autres rendez-vous sont prévus en présence du tuteur de la jeune fille à l'école. La montée en puissance est progressive, encadrée et, au final, très formatrice.

Bouche-à-oreille. Formule gagnante donc, y compris à l'université. Au CFA Sup 2000, CFA de huit universités de la région parisienne, l'apprentissage dans le supérieur a été inventé il y a tout juste vingt ans. Les taux d'insertion approchent ceux des grandes écoles : 83 % des diplômés ont un emploi cinq mois après leur sortie. Mais, pour atteindre cet objectif, il faut accompagner les étudiants. Ce n'est pas toujours gagné. Elodie est en M2 « Qualité, Environnement et Sécurité sanitaire » à l'UPMC (Paris-VI). La jeune fille a découvert cette voie un peu par hasard. « On nous fait des amphis pour présenter les masters recherche, rien sur les masters pro. L'apprentissage, j'en ai entendu parler par le bouche-à-oreille, et une fois accepté il faut se débrouiller pour trouver une entreprise. » Dépourvue de réseau, elle se tourne vers sa famille et décroche un contrat à la SNCF, sans espoir d'embauche à la clé, et sans accompagnement à la sortie pour trouver autre chose. Quand son contrat s'achèvera, Elodie espère trouver un stage en Ecosse, non rémunéré. Messieurs les professeurs d'université, encore un effort ! ■



Il y voit pourtant « une heureuse surprise ». Manière de dire que ce n'était pas gagné ?

C'est un fait : « HEC ne passera jamais à l'apprentissage », confie cet observateur. En 1993, l'Essec, pionnière sur le sujet, lance le premier programme grande école par apprentissage. La réaction de la rivale de Jouy-en-Josas est cinglante : « Solder aux entreprises des élèves à bac +2 ou +3 pour un demi-smic, tout en amputant de moitié le temps consacré à l'enseignement, n'est guère responsable », déclarait le directeur général de l'époque. Aujourd'hui, la réaction serait sans doute plus polie. Mais HEC considère en-

Tuteur. Nicolas Coudière, chez Microsoft, est le maître d'apprentissage de Julie Chalumeau, étudiante à Skema.

prises françaises, Orange a une grille qui détermine le niveau de rémunération en fonction de l'école. Dans le cercle 1, on trouve des écoles qui font de l'apprentissage comme Supélec, l'Edhec, l'Essec ou Télécom Ecole de management. Bref, à condition que les étudiants obtiennent le même diplôme que les autres en suivant les mêmes cours, ils sont comme les autres et même un peu plus. Avec une insertion plus rapide et un salaire environ 15 % plus élevé que leurs camarades, selon Jacques Chaniol, directeur de l'Essem.

Reste que le parcours n'est pas « un conte de fées », reconnaît Alice